

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le costume de la femme se divise, selon nous, en trois ordres : toilette de ville, toilette d'intérieur, toilette de soirée. Chacun de ces ordres se divise lui-même en trois genres : le genre simple, le genre élégant, le genre somptueux.

La toilette de soirée comprend la tenue de diner, de théâtre, de bal.

Dans la toilette d'intérieur, nous plaçons la mise de *petit lever* — de chambre, en un mot, — et la tenue de maîtresse de maison dans toutes les circonstances où elle est appelée à remplir ce rôle.

Enfin, la toilette de ville, qui est précisément le sujet que nous nous proposons de traiter aujourd'hui, s'étend au costume des petites et des grandes sorties, au costume de promenade, de visite et d'église.

Pour les sorties matinales, le bon goût le plus élémentaire indique suffisamment à une femme de ne se vêtir qu'avec la plus grande simplicité. Ni soie, ni velours, ni dentelle, et jamais une forme excentrique ou une couleur voyante. L'après-midi, au contraire, on s'habille avec recherche, choisissant de belles étoffes pour le costume, des mélanges de laine et velours ou de faille et laine, en ayant soin d'observer cette maxime parfaitement juste que nous devons à M. Charles Blanc :

« Il est de bon goût que la partie la plus riche du costume soit précisément celle qu'on montre le moins. »

Précepte très-bien observé par la mode actuelle, du reste, puisque dans les mélanges dont nous venons de parler, les étoffes de velours et celles de soie sont employées pour le jupon, tandis que les lainages constituent la tunique, la polonaise et le paletot. La tenue d'après-midi s'applique également aux courses dans les magasins et aux visites de société. Avec l'institution des réceptions à jour fixe, il est impossible qu'on n'ait pas une amie à visiter tous les jours : aussi organise-t-on ses sorties en conséquence.

Quant à la mise qu'il convient de faire pour l'église, elle est

assez variée et se règle d'après le caractère de la cérémonie pour laquelle on est conviée. Le simple bon sens semble indiquer, par exemple, qu'on ne doit pas s'habiller de la même façon pour une messe d'enterrement que pour une messe de mariage ; nous avons vu cependant commettre cette hérésie tout dernièrement. La cérémonie, il est vrai, était pleine de pompe, l'assistance aussi nombreuse que choisie ; le catafalque, couvert de fleurs, était

entouré de hauts personnages, et la musique militaire alternait ses fanfares éclatantes avec les accords majestueux de l'orgue et les chants de la maîtrise. Mais une toilette presque blanche, accompagnée d'un chapeau garni de roses, au milieu des tentures noires et du deuil général, nous a choquée comme un blasphème. Lorsque ces roses sont venues s'incliner devant la dépouille mortelle, au moment de jeter l'eau bénite, nous ne pouvions en croire nos yeux !

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de pareils non-sens ; nous pourrions en citer maint autre exemple, nous nous contenterons d'en signaler un. Trois dames, la mère et ses deux filles, ont assisté, quoiqu'en deuil, à une messe de mariage où nous nous trouvions : rien n'était plus attristant que de voir ces trois longs voiles de crêpe noir faire tache au milieu de jolis chapeaux empanachés, enrubanés et fleuris.

Au résumé, il est aussi ridicule, aussi déplacé même, de paraître gai à côté de gens tristes que de se montrer larmoyant

quand les autres chantent. Conclusion : s'habiller de noir pour assister à un service funèbre ; se faire belle et élégante lorsqu'on est conviée à une bénédiction nuptiale ou à un baptême, puisqu'il est bien entendu que « c'est une fête pour les parents, pour les amis. »

La toilette de quêteuse à l'église est encore une pierre d'achoppement ; mais on peut déterminer la question tout entière par ces mots : il faut plaire beaucoup pour recueillir le plus d'argent possible. Par conséquent, on doit avoir soin de ne mettre que des



P. N. 334. — CHAPEAU Olga.

choses très-seyantes, tout en fuyant l'excentricité, les couleurs voyantes, le genre tapageur. C'est à cette occasion qu'on arbore la soie et les belles dentelles noires en été, le velours et la fourrure en hiver.

Nous terminerons ces conseils à nos lectrices par une pensée de M. Eugène Chapus : « Le costume exprime tour à tour la richesse, la prétention, la coquetterie, l'austérité, la modestie, c'est-à-dire qu'il a son caractère. » Puis nous décrivons quelques costumes typiques répondant à quelques-unes de ces situations.

Pour sortie matinale, costume en sergé brun. Jupon *ras-terre* (on y revient lentement), garni d'un haut plissé plat. Polonaise entourée d'un galon mohair assorti. Paletot russe en drap bleu marine presque noir, ouvert en biais sur toute la hauteur des devants; une garniture de large tresse noire et de brandebourgs en passementerie, avec de gros boutons fermant le vêtement, dont les bords inférieurs, le col et le bas des manches, sont ornés du même galon. Capote en feutre marron, bordée et garnie de velours brun, avec touffe de plumes sur le côté.

Toilette d'après-midi, promenade ou visite. Jupon à traîne, en faille prune, terminé par un volant plissé à gros plis creux, moitié faille et moitié lainage damassé, et pointillé de soie blanche. Polonaise faite en cette dernière étoffe, de forme princesse devant et sur les côtés, jusque derrière où le dos se sépare en formant une basque au milieu. La polonaise est drapée d'une façon très-plate au bas de la basque; les bords en sont ornés, à cinq centimètres de distance, d'un galon broché soie et laine assorti aux nuances de l'étoffe. Les manches, en faille comme le jupon, sont garnies d'un bracelet formé de ce galon. Des boutons de nacre blanche terminent le costume. Un paletot-cuirasse de même tissu, garni comme la polonaise, complète l'ensemble. Chapeau de peluche prune, à fond mou et passe assez enlevée; dessous, un bandeau de peluche avec une rose thé au milieu d'un nœud; dessus, un drapé de peluche et une grande plume assortie s'enroulant jusque derrière. Des brides en satin crème servent de mentonnières et se nouent à volonté sous le menton ou de côté.

Toilette noire très-élégante, pouvant servir pour fin de deuil. Jupon de faille noire, à traîne, entouré de trois petits volants de 8 centimètres chacun, avec deux volants en plus pour la traîne. Un long tablier en cachemire noir broché de soie grise est coulissé au milieu, puis drapé en plis réguliers fixés sur le milieu du jupon derrière. Une belle frange noire, à pomponnettes de satin gris perle, orne les bords du tablier. Gilet Louis XIV, en faille noire, fermé par des boutons gris. Habit en étoffe semblable au tablier, fermé dans le haut devant, de façon à faire un grand écart sur le gilet et le tablier, qui restent à découvert. Un biais étroit en faille grise suit tous les bords de l'habit, remontant au milieu derrière, avec des boutons gris sur ces derniers bords. Les manches sont en faille noire, ornées d'une draperie de faille grise nouée sur le dessus. Comme chapeau, une toque de plumes noires pointillées de gris; et comme vêtement, une visite de velours noir, doublée de soie grise et garnie de galon marabout en soie noire.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 334.

CHAPEAU *Olga*. — La passe est en feutre gris, le fond mou en velours caroubier. Celui-ci est drapé, noué et tordu derrière où l'extrémité va se perdre sous le bord de la passe. Deux plumes grises sont groupées sur le devant de la calotte; le pied de ces plumes est caché sous une boucle d'acier. Bandeau de velours caroubier, avec nœud sur le côté, traversé d'une flèche d'acier.

G. N° 684.

TOILETTES DE DINER. — 1. Costume en velours noir pour les parties sombres, velours rouge broché et franges rouges pour les parties claires. — Jupon à traîne, entouré de volants de faille plissée bordés de rouge, avec tête ruchée. Une coulisse placée dans le haut du jupon ramène l'ampleur derrière. — Tablier encadré de franges et drapé de côté sous des rubans de velours rouge; ceux-ci se réunissent au milieu du jupon en formant un nœud simple couvert de franges. Entre les deux rubans, une large crête de coque velours rouge orne le haut du jupon. — Cuirasse formée de cinq coutures pour le dos et d'un petit côté se rajoutant aux devants. Plissé de velours dans le haut; petit fichu en filet et franges, formant la pointe derrière, noué devant. Les manches, en étoffe brochée, sont garnies de plissés, avec ruches et nœud vers le coude. — Colletette et sous-manche en crêpe lisse festonné.

2. Costume en faille crème pour la robe, et surah de même nuance pour le dessus et les garnitures. — Robe princesse, garnie sur le milieu du corsage de nœuds en surah, et terminée dans le bas devant par trois volants plissés dont le dernier forme tête. La traîne éventail est rajoutée, comme un haut volant, et tient aux devants par les côtés. — Tablier entouré de hautes franges grillées et d'un riche galon de soie broché, drapé à plis remontants et fixé derrière. La poche placée sur le côté est ornée d'un plissé dans le haut, de nœuds de ruban et de galons au milieu, avec franges dans le bas. La tunique, dont les bords sont pareils à ceux du tablier, est drapée à plis fixes au bas du dos de la robe, d'où elle retombe en léger pouff, formant traîne sur le bas de la robe. Un pan de faille plissé, avec bout frangé, tombe sur le côté. Le bas de la manche est entouré en biais d'un parement plissé, coupé de galon broché. — Lingerie de batiste fine et nœud de cravate assorti au reste. — Nœud pareil dans les cheveux et boutons de rose.

G. N° 700.

TOILETTES DE VILLE ET DE RUE. — 1. Costume en vigogne grise et velours prune, composé d'une robe princesse et d'une tunique écharpe. — La robe princesse est formée derrière de trois pointes en velours et de trois pointes en vigogne, lesquelles, réunies et plissées à larges plis plats, se terminent en traîne éventail. Deux des pointes de velours constituent les petits côtés du dos et rejoignent, à l'épaule, une disposition analogue produite par les devants. Deux volants de velours entourent le bas de la robe par devant. — La tunique écharpe est bordée de belles franges pomponnettes en laine grise et soie prune; elle est drapée en trois plis creux et remontants, fixés sur les côtés de la robe pour retomber en larges coquilles derrière. Deux bandes de franges retiennent les parties plates des coquilles, avec de gros boutons de passementerie; une troisième bande de frange relie, à la taille, les deux bandes de velours. Le bas de la manche est orné de trois plis *feuilletés*, fixés à chaque extrémité sur la couture du coude par un bouton et un gland bleu et gris; un ruché de velours complète cette garniture dans le haut. — Lingerie ruchée en nansouk. — Chapeau de velours épinglé gris, à fond mou et passe diadème en velours prune. Plumes grises placées l'une sur le sommet, l'autre dans le bas derrière.

2. *Ulster* en drap havane. — Devants tout droits; dos plissé à plis plats, cousus jusqu'au bas des reins et libres à partir de ce point. Deux bandes de même étoffe maintiennent les plis au-dessous de la taille et plus bas. Ces deux bandes sont fixées chacune par deux boutons placés sur les plis; leurs extrémités forment deux boucles plates à pans flottants. La poche « à la bonne femme » est maintenue sous la tête par une bande de même nature que les précédentes; le bas des manches est orné en biais d'une bande semblable. — Jupon de faille noire, entouré de volants ruchés. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Chapeau *Montenegro*, en feutre gros vert, à large passe relevée d'un côté et fond pointu. Une écharpe en gaze chenillée, de ton assorti, se drape autour de la calotte, formant derrière un nœud d'où s'échappent quelques plumes de coq.

Description de la gravure coloriée n° 1369.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Costume en faille marron uni et lainage de fantaisie broché à dessins bleus sur fond marron. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants ruchés, dont l'un forme la tête. — Polonaise plus courte au milieu devant, où elle est rayée par un plastron de faille; ce

plastron, étroit et garni de boutons bleus, se termine en deux points. La première de ces pointes clôt le bas de l'ouverture de la polonaise, qui se ferme un peu de côté par des agrafes posées sous le bord du plastron. (On peut, à volonté, répéter cette disposition de plastron dans le dos du vêtement.) — La polonaise est relevée et drapée par derrière, assez bas; les plis sont fixés par des cordons placés dessous, qui soutiennent le poids de l'étoffe; tous les bords sont entourés de franges assorties. Le bas des manches est coupé par un parement de lainage que retient un nœud de ruban. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée et fond arrondi en pointe. Velours marron disposé en coques sur le côté et dessus, avec branches de laurier rouge dans le haut et le bas derrière. Tour de tête en gaze bleue ruchée et mêmes fleurs en bouton.

2. Costume en faille bleu marine et droguet de laine, dont le fond bavana est couvert de dessins multicolores. — Jupou à traine, entouré d'un volant plissé à plis creux et doubles, dont la tête est lisérée de rouge. Par derrière, ce volant est surmonté d'une large bande découpée sur les deux bords en dents longues et très-pointues qui sont bordées de rouge. — Tunique-écharpe drapée à plat d'un côté, avec large nœud formé de plusieurs coques bleues et rouges; de l'autre côté, elle est drapée et ses plis sont tendus dessous par un cordon qui se rattache à l'autre partie. Le milieu de cette tunique-écharpe forme pouff sur une longue pointe de châle de même étoffe, laquelle est rajoutée dessous à poste fixe. Tous les bords de ce vêtement sont garnis de belles franges de laine assorties à toutes les nuances. — Corsage-cuirasse en faille, avec plastron de droguet devant et derrière; les bords sont découpés en longues dents bordées de rouge. Un liséré rouge suit également les bords du plastron et coupe en biais le dessus des manches. Col rabattu en faille bleue, liséré de rouge, et fermé devant par un nœud aux deux couleurs. La manche est composée des mêmes étoffes, faille et droguet, avec un liséré rouge pour les séparer. Parement bleu dans le bas, encadré de lisérés. — Lingerie brodée à jour. — Chapeau de feutre noir, garni dessous d'un bandeau de velours rouge. Velours rouge posé à plat autour de la calotte avec nœuds papillon et ruban bleu de plaçe en place. Plume blanche dans le haut et grande plume semblable retombant derrière en spirale.

Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les modèles suivants :

1. Paletot, emprunté à la gravure coloriée n° 1364 E, fig. 4 (annexe du 4^e numéro d'octobre).
2. Paletot-basquine, emprunté à la gravure coloriée n° 1370, figure 2 (annexe du 2^e numéro de novembre).
3. Tunique, d'après la gravure coloriée n° 1370, fig. 2.
4. Tablier-tuniquette, d'après la gravure G. n° 684, fig. 2, illustration du 1^{er} numéro de novembre.
5. Robe *baby*, pour petite fille de neuf ans, d'après la gravure coloriée n° 1364 E, fig. 1.
6. Cuirasse nouvelle, empruntée à la gravure coloriée n° 1369, fig. 2.
7. Capuchon.
8. Chapeau *timbale*.

CORRESPONDANCE

M^{me} LÉONIE C., à Semur.

Pour petits garçons ou petites filles, jusqu'à cinq ans, la robe anglaise convient également; à celles-ci on tient le plissé servant de jupon derrière un peu plus long. Mais c'est surtout par le chapeau qu'on établit la différence: celui du garçon doit être plus sobre de garnitures que celui de la petite fille.

— M^{me} STÉPHANE M., à Nantes.

La pelisse fourrée est toujours à la mode, par cette raison bien simple que c'est le vêtement le plus chaud et le plus commode qu'on puisse désirer. Nous ajouterons seulement que le « genre » ne veut plus de capuchon, mais un large col *Angot* de fourrure sombre, avec bandes assorties sur le bord tout autour.

— M^{me} DE L..., à Limoges.

La peluche et la chenille, le satin et le velours, la blonde anglaise et la gaze chenillée, voilà le choix que nous pouvons vous offrir pour les chapeaux de mariage dont vous parlez. Mais si vous voulez plus de précision, voici notre conseil: satin caroubier, plumes et blonde blanches pour la mère; peluche crème, plumes crème et rose thé, pour la jeune épousée à ses visites de nocé.

— M^{me} SOPHIE P., à Dijon.

Le renard argenté et doré, le castor argenté sont les fourrures à la mode, et un peu pour cela coûtent très-cher. La marmotte, tout en étant bien portée, est bon marché. Vous ne pouvez mieux choisir pour habit de jeune fille.

— M^{lle} MARIE T., à Bayeux.

Le galon marabout consiste en rubans étroits et courts, qui sont ondulés et très pressés les uns contre les autres. Vous pouvez fort bien en garnir le veston en matelassé dont vous parlez.

ÉCHOS DE LA MODE

Une mode ravissante, dont l'initiative est due à la princesse Radziwill :

La mante fourrée avec le capuchon enfouissant la tête dans un duvet seyant au possible au visage. La pèlerine est très-courte et ne dépasse pas la taille; les pans du vêtement se croisent en fichu par devant et vont ensuite se rejoindre très-larges par derrière sur la jupe.

Pour les promenades à la campagne, dans ces temps de froidure et de bise, on ne saurait rien imaginer de plus élégant et de plus confortable.

Le drame donné par M. Louis Davyl à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Coq-Hardy*, a fait un instant sensation: la preuve en est dans ce fait que la mode s'en est inspirée. On a créé déjà deux chapeaux baptisés du nom de *Coq-Hardy*.

L'un d'eux a la forme d'une toque tout en plumes de coq; on voit distinctement les ailes et la queue de l'animal, et sa tête, crânement surmontée d'une crête d'un rouge vif, donne à l'ensemble de cette coiffure un cachet de mutinerie tout à fait charmant.

Grâce donc à la pièce de M. Davyl, Paris est pourvu d'une mode nouvelle. Il était temps, car, pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, Paris était resté sans aucune initiative de ce genre. Quelques femmes s'étaient vues réduites à se coiffer du fez musulman, cette horrible chose qui fit spirituellement dire dans le temps, lorsque les Turcs l'adoptèrent, que ce pays se décivilisait. Nous ne savons si le *Coq-Hardy* tiendra encore longtemps, mais voilà que le fez s'en va.

La mode du patinage à roulettes n'est pas près de s'éteindre. Dans un des plus beaux hôtels de Paris, on installe un *rink* pour lequel on a dû prendre une grande partie du jardin annexé à l'hôtel. Ce *rink* sera placé dans un jardin d'hiver qui fait suite aux salons.

A l'hôtel en question, on donne comme prétexte à ce *rink* le plaisir des enfants; mais vous verrez qu'il fera aussi la joie des parents et qu'on donnera maintenant des soirées de patinage comme on donne chez soi des concerts ou des intermèdes dramatiques.

H. DE M.

CAUSERIE

On sent que la fin de l'année approche. Les ouvriers de Paris ont commencé, depuis quelque temps déjà, à fabriquer les jouets qui seront donnés, le 1^{er} janvier prochain, en étrennes à nos bambins. C'est qu'il est temps de songer à l'exportation, puisque, grâce aux chemins de fer et à la navigation à vapeur, l'industrie des joujoux de Paris est destinée désormais à faire la joie des enfants et à procurer la tranquillité aux parents dans le nouveau comme dans l'ancien monde.

Rien n'est plus intéressant d'ailleurs, rien n'est plus curieux que de voir travailler les milliers d'ouvriers que fait vivre ce commerce. A quoi peuvent servir tous ces débris de porte-monnaie amoncelés dans un coin de l'atelier? A fabriquer les bottines des poupées qui disent papa et maman, et ne coûtent que 500 fr. Il faut surtout admirer les doigts de fée des jeunes ouvrières transformant les défroques des artistes dramatiques de nos théâtres les plus modestes comme les plus grandioses, depuis l'Opéra et le Théâtre-Français jusqu'aux scènes de la banlieue, en pimpantes toilettes de Colombines et en magnifiques costumes de Polichinelles, de Cassandres et d'Arlequins.

Les roues sur lesquelles s'avance majestueusement ce Jeannot-lapin frappant, avec ses pattes transformées en baguettes, sur un timbre sonore, ou sur un étourdissant tambourin, ne sont autre chose que des rondelles de bois découpées dans les porte-huiliers pour faire place aux burettes, pendant que les vieilles boîtes à sardines servent à faire les canons de fusils dernier modèle, que les vieilles gouttières et les toitures hors de service sont employées pour les ménages à treize sous, et que les nombreuses rognures de zinc sont utilisées en Allemagne pour la confection des soldats de Nuremberg.

Les économistes citent souvent la fabrication d'une épingle ou celle d'une aiguille, mettant dix, quinze et même trente ouvriers en mouvement, comme exemple de la division du travail. Eh bien! il est des jouets qui passent dans plus de cent mains avant de pouvoir être mis dans celle de nos bébés.

Certains d'entre eux, comme les ingénieurs et délicats instruments de physique amusante, exigent une précision véritablement mathématique; d'autres, comme les singes musiciens et les oiseaux automates, nécessitent tant de travail et de soins, qu'ils ne peuvent être établis qu'au prix de plusieurs centaines de francs.

On n'estime pas, du reste, à moins de 718 millions la valeur des joujoux de toute sorte qui se fabriquent annuellement à Paris. Et voilà pourquo, pendant que le bruit de la question serbe agace les habitants de l'un et l'autre continent, les inventeurs s'exercent à trouver un jouet qui fasse fureur et réalise enfin leurs espérances de fortune; et les ouvriers parisiens préparent silencieusement les étrennes qui s'étaleront dans les avenues de New-York et dans les bazars de Constantinople, en même temps que sur nos boulevards, le 1^{er} janvier 1877.

Si la question des jouets d'enfants est intéressante pour les bébés, en voici une qui ne l'est pas moins pour les grandes personnes. Il s'agit de savoir — et ce n'est pas chose facile — si l'on peut vivre sans la rate?

Ce problème a souvent été posé en médecine. On sait que la rate est un organe dont le rôle actif n'est connu que de date récente. C'est sans doute à cette longue ignorance qu'il faut attribuer les imaginations vulgaires qui font de la rate l'élément du rire ou de la fatigue; de là ces locutions: *se désopiler la rate*, *se fouler la rate*.

Toujours est-il que non-seulement on peut vivre sans rate, mais qu'un très-habile chirurgien, M. Péan, est arrivé à extraire cet organe et à rendre une complète santé à ses malades. Il n'est pas

le premier, d'ailleurs, qui ait réussi dans cette opération. Dès 1836, Quittenbaum, chirurgien de Rostack, réussit à enlever une rate hypertrophiée qui ne pesait pas moins de cinq livres. L'opération se fit à merveille, mais la malade mourut quelques heures après. Ce détail, on le sait, n'empêche pas un chirurgien de se féliciter d'avoir fait manœuvrer son couteau suivant toutes les règles de l'art.

Les malades de M. Péan ne meurent pas; c'est un progrès. Il y a peu de temps, il présentait à l'Académie des sciences une jeune fille de vingt ans et une jeune femme de vingt-quatre ans, pleines de vie et de santé, après avoir subi cette cruelle épreuve. Nous devons ajouter, si nous ne nous trompons, que ce sont là les deux seuls succès de bon aloi que la science ait enregistrés jusqu'ici; nous appelons succès de mauvais aloi, — ou succès malheureux, — celui qui ne respecte pas la vie de la malade.

Nous ne pouvons prononcer ce mot de rate sans nous souvenir d'une réponse épique qu'on nous pardonnera de rappeler dans un sujet aussi sérieux. C'était à l'École de médecine. Un examinateur venait de poser à l'un des candidats, élève de première année, la question suivante:

— Voulez-vous me dire ce qui détermine le gonflement de la rate?

— Monsieur, répondit l'étudiant sans sourciller le moins du monde, c'est le rat!

Nous ne sortirons pas du sujet en citant, après ce spécimen du genre naïf, un mot plus profond et très-fin du regretté Sainte-Claire Deville que la science vient de perdre.

Il causait avec un de nos grands médecins, qui lui vantait les progrès de la science anatomique:

— Sans doute, lui répondit le savant chimiste, vous avez fait du chemin; cependant, vous êtes encore comme les cochers de Paris, qui connaissent bien toutes les rues, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.

Plus avancés que les cochers et les médecins, les chroniqueurs pénètrent partout et n'ignorent rien de ce qui peut intéresser le public. Nous allons le prouver sur l'heure en rendant compte d'un brillant concert donné, l'autre jeudi, par le savant et sympathique M. Eugène Paz dans son magnifique établissement de gymnastique et d'hydrothérapie de la rue des Martyrs.

L'immense gymnase remis à neuf, élégamment décoré à l'aide des attributs de la gymnastique et splendidement éclairé, contenait une nombreuse société parmi laquelle on remarquait beaucoup de jolies femmes.

Les éminents artistes qui se sont fait entendre ont tous été chaleureusement applaudis. Du reste, pour expliquer l'enthousiasme du public, il suffit de citer les noms de M^{lles} Fouquet et Daran, de MM. Ismaël, Melchissédec, Bosquin, Stéphane et Manoury. Un jeune garçon d'une douzaine d'années, nommé Eugène d'Engremont, a joué d'une façon merveilleuse un concerto de Bériot.

Si nous nous sommes plu à parler de ce joli concert, c'est surtout dans la pensée d'appeler l'attention des personnes qui nous lisent sur l'utilité des exercices gymnastiques aussi bien pour les jeunes filles que pour les garçons, — exercices trop longtemps négligés dans notre cher pays et qui n'y ont été guère remis en honneur qu'il y a une quarantaine d'années. Digne continuateur des Amoros et des Trial, M. Eugène Paz, par son intelligence et son patriotisme, a rendu et est appelé à rendre encore de grands services à la nouvelle génération en faisant progresser l'art de fortifier le corps, la gymnastique en un mot.

Au gymnase est jointe une salle d'hydrothérapie très-bien disposée: c'est encore la santé rendue aux malades sous une autre forme.

LUDOVIC SAUVEUR.

SOLEIL D'AUTOMNE

Brumes et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et d'un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adorent, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'azur. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

La nature l'attend, d'ailleurs, avec des coquetteries infinies, et a revêtu, pour la recevoir, sa plus éclatante parure. Les bois n'offrent plus l'aspect uniforme des verdure tendres et printanières. Une variété infinie de tons colore leur masse profonde. L'or bruni, la pourpre, les chaudes clartés du bronze s'y mêlent dans un ensemble étrangement harmonieux. Les saules et les bouleaux ont des frissons argentés qui courent sur ce fond magnifique. Tous les grands paysagistes ont particulièrement aimé ce temps de l'année. Notre Théodore Rousseau en fut le poète le plus accompli et en fit l'occasion de chefs-d'œuvre immortels.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne!

Arrivant après les nuits fraîches, tu sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es d'ailleurs un astre de luxe, car tu ne fais plus rien mûrir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage! Tu parais d'autant plus charmant, que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apportes sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le ciel d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore? Combien de jours? Combien d'heures peut-être? car tu traînes sur tes pas quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour, parmi les éclairs et les ondées. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne!

G. B.-F.

HYGIEA

Une conception théorique fort étrange va être réalisée de l'autre côté du détroit. Il y a un an, le docteur Richardson, célèbre médecin anglais, a publié dans le *Times* et dans plusieurs journaux médicaux des lettres sur la construction d'une ville où l'on puisse réunir toutes les chances de devenir centenaire, et à laquelle il a donné le nom de *Hygiea*.

Le docteur Richardson a décrit minutieusement toutes les précautions nécessaires pour entretenir immaculée la pureté de l'eau et de l'air, bannir tout courant d'air, toute sensation brusque, tout bruit désagréable, donner assez de chaleur en hiver et de fraîcheur en été; enfin éviter les accidents qui moissonnent tant de vieillards et de valétudinaires. Il n'y aura, dans tout Hygiea, aucune tuile qui puisse se décrocher; les pots de fleurs seront

tous attachés aux fenêtres; les joueurs d'orgue et les mendiants seront poursuivis avec autant de soin que les courants d'air. Quant aux morts, on ne les enterrera que dans les paroisses voisines.

La perspective de prolonger la vie au delà du terme ordinaire a séduit des capitalistes qui viennent d'acheter, sur les bords de Sussex, un vaste territoire destiné à la construction de cette ville modèle.

Un architecte habile, M. Franck E. Thiekle, a été chargé du soin difficile de construire des maisons possédant les innombrables détails imposés par le système de conservation à outrance des locataires.

R. F.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — M^{lle} Derval, la fille du sympathique secrétaire du Gymnase, a fait, dans le rôle d'Isabelle du *Pré-aux-Clercs*, un début plein de promesses. Elle a plu dès qu'elle a paru, et le succès qui l'a accueillie fait honneur à Duprez, son professeur.

RENAISSANCE. — M. Lecocq tient décidément à rester en permanence dans cette jolie salle : *Kosiki*, opéra comique en trois actes de MM. W. Busnach et Liorat, vaudra certainement à M. Koning une nouvelle série de fructueuses représentations:

Kosiki n'est pourtant pas une bonne pièce; s'il fallait lui rendre complète justice, on dirait même qu'elle est médiocre. Mais qu'importe: il ne s'agit ici que de fantaisie, de danses, de musique, de mise en scène; il s'agit surtout de Mlle Zulma Bouffar, et tout cela est réussi. C'est une maîtresse comédienne, qui chante et joue à ravir. A la vérité, M. Lecocq s'est surpassé.

M^{lle} Zulma Bouffar est la raison d'être de cette pièce, elle y fait valoir toutes les heureuses intentions des auteurs et sauve les insinuations de l'œuvre.

GYMNASE. — L'heureux auteur d'*Andrette*, M. Ch. de Courcy, vient de donner, en collaboration avec M. Eugène Nus, une pièce qui n'est pas sans mérite, tant s'en faut, mais dont la première partie seulement intéresse et amuse. Il faut voir pourtant cette M^{lle} Didier à cause de certains jolis détails, et surtout parce qu'elle est supérieurement jouée par M^{lle} Legault, MM. Landrol, Pujol, Saint-Germain et Achard.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Depuis la *Fille de M^{me} Angot*, ce théâtre semblait brouillé avec le succès. Le raccommodement s'est fait par la joyeuse entremise de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. Il y a cent représentations dans ce gai trio, qui nous reporte au temps de Louis XV et nous met en présence de la Du Barry et de la Guimard.

M. Lacombe a enguirlandé le petit trumeau de MM. Clairville et Delacour d'une musique alerte et vive, fleurie et légère, où la mélodie s'enroule en spirales d'une souple abondance. Ce qui nous plaît surtout dans cette partition qui révèle un compositeur de race bien française, c'est son élégance soutenue. Le rire y est fin, la gaieté courtoise, une nuance de sensibilité s'y fait jour.

Ajoutons que M^{me} Stuart, M^{lle} Geliber et M^{me} Prely forment un trio à faire tourner toutes les têtes.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Grand succès encore pour MM. Dennery et Davyl. Il n'y a pourtant qu'une scène, admirablement jouée par une grande artiste, dans leur drame la *Comtesse de Lérins*. Cette scène est forte et poignante, et M^{lle} Fargueil y est admirable; elle y prend un de ces élans qui emportent tout.

A côté de cette grande artiste, la pièce est jouée avec un ensemble qui depuis longtemps manquait au drame.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 700. - DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTES DE VILLE ET DE RUE
Modèles de M^{me} Marie Batillon (rue Thérèse, 5).



L. Bonin

1369

11, rue de la Harpe, 66.

Jules David

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de M^{lle} Marie Bataillon, rue Chérese, 5 - Etroffes pour deuil des magasins
de La Scabiouse, rue de la Paix, 10 - Passementerie et Garnitures de la Maison Vatelot & Comp^{te}
r. Carliquo, 59 - Jupons et Corsages de P de Plument, rue Vivienne, 33.*

Entered at Stationer's Hall



PLANCHE G. N° 684. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTES DE DINER

Modèles de M^{me} Morison (rue d'Antin, 44).

LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

Je m'assis donc ; la singulière vieille continua :

— Il faut d'abord que vous le sachiez, monsieur, les chats de Villerville ne sont pas des chats comme les autres chats. On ne songe nullement à leur gîte, à leur nourriture encore moins. Attrapez des souris, et dormez à la grâce de Dieu ! Des chats sauvages, monsieur, de vrais petits léopards. Et des mœurs ! Aussi malgré la famine, la froidure, les batailles et les persécutions de toute espèce, la gent féline se multiplie dans des proportions effrayantes. Ils sont maigres !... Ah ! si je n'étais pas là ! Le premier sur lequel je m'apitoyai, ce fut un certain matou qui semblait en avoir vu des grises. Œil poché, oreille en lambeaux, train de derrière hors de service. Je le recueillis presque mourant, je le soignai, je le remis sur ses pattes. Il commençait même à engraisser, lorsqu'un beau matin il disparut. « Tant mieux ! me disais-je, m'en voici débarrassée ! » Hélas ! non, monsieur. Le soir même, il revint... et pas seul. Il me ramenait un camarade, auquel il avait sans doute vanté le logis, et qu'il se permit de me présenter sans façon. Je voulus tout d'abord chasser l'un et l'autre... mais il gelait à pierre fendre. Je me résignai à attendre jusqu'au lendemain... Imprudent ! Ce second chat, c'était une chatte... Cette chatte, c'était l'épouse du premier chat. Oui... monsieur... le lendemain matin, je trouvais six petits chatons dans mon coffre à bois. La mère et les enfants se portaient bien ; le papa se prélassait fièrement, et semblait me dire merci. Comment renvoyer cette famille ? Les petits, d'ailleurs, étaient si gentils ! Je les élevai donc. Je les adoptai. Ils égayaient ma solitude, ils causaient et jouaient avec moi, ils me faisaient sourire. Et c'est si bon, quand on n'en a plus l'habitude ! Néanmoins, je ne voulais pas les impatroniser chez moi, et sitôt qu'ils eurent grandi, je les donnai dans le voisinage. Mais ils agirent comme monsieur leur père, ils m'amènèrent à leur tour leurs enfants. De plus, ils jaserent dans les environs, ils apprirent à tous leurs pareils que la maison était bonne, hospitalière, bien fournie en pâtée, toujours chaude en hiver. Il en résulte que lorsque ces messieurs se trouvent par trop mal chez eux, lorsqu'ils ont par trop à souffrir du froid ou de la faim, lorsque les matous se sentent indisposés, les chattes dans une situation intéressante, ils se disent tout simplement : Allons chez la mère François !

— Mais c'est effrayant ! me récriai-je enfin. Comment... tous les chats du village ?...

— Oh ! non, monsieur... pas tous ; les négligés seulement et les malheureux. Ils ne viennent d'ailleurs que de temps en temps, chacun à son tour ; ils s'entendent pour ne pas être indiscrets. Quant aux petits, sitôt qu'ils peuvent courir tout seuls, ils s'en vont d'eux-mêmes, et parfois sans me dire adieu, ni à moi ni à leur mère, les ingrats ! Hélas ! c'est là l'histoire aussi de nos enfants, à nous autres pauvres femmes ! Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des gens, à plus forte raison sur celle des animaux. Je ne leur en veux donc pas, et leur fais bonne mine au retour. Par exemple, défense expresse de monter là-haut ; c'est ma chambre à moi, c'est mon sanctuaire ! Ici, libre entrée, table ouverte. Les voisins m'apportent leurs reliefs, et chaque matin, régulièrement, j'en compose une soupe spéciale pour mes pauvres amis affamés. Ce n'est pas tout : l'hiver, par les rudes temps de neige et de bise, je leur fais du feu, s'il vous plaît ! et pour la nuit tout entière. Ils le savent bien, allez ! et, j'en suis certaine, entre eux, dans leur langage, ils m'appellent aussi la mère aux chats. Ça a tant d'instinct, ces bêtes-là ! ça devine si vite ! Voyez plutôt le dernier venu, votre protégé. Il a le ventre plein maintenant... Le voilà qui s'étire et se poulèche tout à son aise, le voilà qui se couche sur la brique chaude et qui s'endort

en faisant ronron. Ne dirait-on pas qu'il se sent déjà chez lui ?... Pauvre petit... Parisien ! Vous permettez que je le baptise ainsi... n'est-il pas vrai, monsieur ? C'est l'habitude de la maison.

Je m'empressai de donner mon consentement, et durant quelques minutes encore l'entretien continua sur ce ton de plaisanterie. Dire ce qu'il y avait de naïve originalité, de bonhomie touchante dans le babillage de la mère François, ce serait impossible. Je me retirai donc, enchanté d'elle, et me disant :

— Quelle bonne vieille !... Me voilà devenu presque son ami... Ce sera bien le diable si, d'ici à la fin de la saison, je n'ai pas découvert toute la vérité !

V

En dépit de cette assurance quelque peu présomptueuse, des semaines, des mois s'écoulèrent sans que je fusse plus avancé que le premier jour.

J'étais au mieux, cependant, avec la mère François ; je causais souvent avec elle, tantôt par-dessus la haie qui séparait nos deux jardins, tantôt au seuil de sa porte ou dans les fréquentes rencontres que le hasard nous ménageait aux environs.

A mesure que nous devenions plus intimes, les prétextes d'entretien se multipliaient tout naturellement. D'abord, elle me donnait des nouvelles de mon protégé, qui grandissait à vue d'œil et paraissait devoir être un chat de la plus belle espérance. Un peu plus tard, je fus assez heureux pour lui rendre un petit service, je ne sais plus lequel. En revanche, chaque fois qu'elle avait un beau fruit, une fleur curieuse, bien vite elle me les apportait. Je lui prêtai des journaux, des livres. Mais, quant à obtenir une confidence, quant à pénétrer dans la chambre du premier étage, — dans le sanctuaire, — impossible !

Parfois aussi je rencontrais la Guillemaine et sa grimace normande. Elle devinait bien que, moi aussi, j'en étais pour mes frais de curiosité.

Cependant, vers la fin de septembre, il y eut comme un trait de lumière dans cette nuit obstinée. Ce fut à propos d'un incident imprévu.

L'expédition de Crimée venait de finir, et Villerville avait l'honneur de posséder l'un des héros de cette rude guerre, le général *** ; je tais à regret son nom. C'était un enfant du peuple qui, comme tant d'autres partis le sac au dos, avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée, et s'en faisait gloire.

Il avait avec lui sa vieille mère, une simple paysanne restée fidèle au costume franc-comtois, et, sans ostentation, tout simplement, il lui donnait le bras pour aller à la promenade, à l'église.

Le premier dimanche où la mère et le fils passèrent ainsi devant notre porte, il y avait là plusieurs amis qui, tous, admirèrent et furent profondément émus, hormis un de ces esprits chagrins qui, même dans un lis, verraient du noir.

— Bah ! fit-il dédaigneusement, c'est de l'orgueil !

Ce ne fut aucun de nous qui lui répondit, ce fut la mère François... qui, elle aussi, se trouvait là, sur le seuil de sa demeure, et que personne encore n'avait remarquée.

— De l'orgueil ! se récria-t-elle avec une exaltation étrange. Qui... Mais du noble et saint orgueil, celui-là ! Oh ! que sa vieille mère doit être heureuse !

Et, comme en proie à une sorte de crise nerveuse, elle éclata en sanglots.

Nous nous empressâmes de la rentrer dans sa maison, de la faire revenir à elle.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle alors d'une voix brisée... Non... rien... je vous remercie, messieurs... mais laissez-moi... je n'en veux pas moins aller à la messe !

Vainement on tenta de s'opposer à son dessein. Elle supplia, elle exigea qu'on lui permit de partir, et, bien qu'à pas chancelants, elle monta vers l'église.

Quelques minutes plus tard, j'y étais aussi, moi, et caché derrière un pilier, je regardais la mère François.

Constamment tournée vers la place qu'occupaient le général et sa mère, elle ne les quittait pas des yeux, et dans son regard tout plein d'une envie aussi pure qu'ardente, dans toute sa personne fiévreusement agitée, il y avait encore ce cri d'un cœur méconnu :

— Oh ! le bon fils !... Oh ! l'heureuse mère !

Il y a des choses qui sont toute une révélation, il y a des instincts qui ne peuvent pas tromper.

— Plus de doute ! me disais-je : l'exil de la mère François, ses chagrins, lui viennent de son fils... et ce fils est un ingrat !

Mais pourquoi ? mais comment ? Je pressentais tout un drame, qui restait encore dans l'ombre.

VI

Un jour je ne vis personne dans le jardin, je n'entendis aucun bruit dans la maison.

— Serait-elle malade ? pensai-je avec effroi... Serait-elle?...

Tout à coup, sa fenêtre s'ouvrant, elle vint s'accouder au chambranle.

— Eh bien, donc ! mère François, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me suis sentie trop faible aujourd'hui pour descendre, me répondit-elle, et ce soir encore...

— Voulez-vous que j'aie un peu vous tenir compagnie là-haut ?

Quelque chose comme un sourire passa sur son blême visage. Après un silence, elle me fit signe de monter. Je vous laisse à penser si je m'empressai d'obéir.

La fameuse chambre du premier étage était bien telle que la Guillemaine me l'avait décrite : ameublement d'une simplicité presque monastique, ordre parfait, propreté flamande.

Assise sur une chaise basse, la mère François tournait le dos à la fenêtre, au rebord de laquelle, sur un oreiller plus blanc que neige, elle appuyait sa tête à demi renversée en arrière.

Au-dessus de cette pauvre vieille tête, qu'un peintre aurait pu souhaiter comme le modèle d'une sainte Anne à l'agonie, les rideaux s'agitaient au vent du soir sur les pampres d'une vigne déjà bronzée par l'automne.

Dans l'éloignement, par-delà les arbres du verger, on apercevait l'embouchure de la Seine, en ce moment d'un ton grisâtre, et plus haut, à l'extrémité des falaises crayeuses de l'autre rive, les deux phares de la Hève qui s'allumaient au milieu d'un ciel presque violet. Tout cela était calme, silencieux, vaguement triste.

— J'ai bien mal à la tête, me répondit la mère François, tandis que je serrais sa main froide et sèche comme un vieux parchemin; mais il n'y paraîtra plus demain, vous verrez. Oh ! les femmes de ma trempe ont la vie dure !

— Je l'espère bien ! m'écriai-je. Oh ! oh ! vous irez jusqu'à cent ans.

— Je ne le souhaite pas, fit-elle.

— Mais pourquoi donc ça ?

Elle se contenta de lever les yeux au ciel et de sourire. Que de découragement dans ce sourire-là !

Je m'efforçai de l'égayer un peu, de la faire causer... mais inutilement. La morne atonie dans laquelle elle restait plongée ne semblait pas vouloir du réveil.

Cependant, je ne perdais pas de vue les deux portraits que j'avais bien reconnus dès mon entrée, mais dont je n'osais pas me rapprocher encore.

Je me levai enfin, et marchant çà et là par la chambre :

— Mère François, hasardai-je, vous êtes par trop mystérieuse... voyez-vous bien... avec moi surtout qui suis un ami... un véritable ami... parole d'honneur ! Si je connaissais la véritable cause

de votre mélancolie, je trouverais peut-être quelque bon raisonnement capable de la dissiper?... Qui sait même?... il doit y avoir un moyen de vous refaire une heureuse vieillesse !

Elle ne répondit pas ; m'avait-elle entendu ?

J'étais arrivé à la cheminée, je m'y accoudais maintenant, le regard au niveau des portraits. C'étaient deux miniatures peintes avec assez de talent et dans lesquelles, sans même connaître les originaux, on sentait la ressemblance.

Tout en continuant de parler de choses et d'autres, j'examinais attentivement les traits du vieillard, puis ceux du jeune homme ; je cherchais à deviner leur caractère, leur position sociale, leur histoire.

Le père avait une de ces bonnes figures bourgeoises, un peu éteinte, un peu marquée au coin de la routine et de l'entêtement, mais franche, loyale, avenante. Un honnête homme.

Était-ce par suite de mes soupçons à l'égard du fils ? le second portrait fut loin de m'impressionner aussi favorablement que le premier. Ainsi que le pensait la Guillemaine, un certain air de famille existait cependant entre eux. De plus, ce jeune homme avait été peint à vingt et quelques années tout au plus, à l'âge où le vice et les mauvais sentiments n'ont pas encore gravé sur le visage leur flétrissante empreinte.

Mais il suffisait de voir cet œil en saillie, ce nez presque droit, cette lèvre déjà hautaine, ce menton extraordinairement développé, pour pressentir un naturel égoïste et vaniteux à l'excès, de la sottise et de l'ambition, des instincts despotiques en même temps qu'une extrême faiblesse. Il n'avait rien de repoussant, loin de là : moins la grandeur et le génie, cette tête rappelait celle de Louis XIV.

Tandis que mon examen se prolongeait ainsi, la mère François demeurait immobile ; elle semblait de plus en plus m'oublier. Je résolus de renouveler l'attaque, et directement cette fois.

— C'est là votre mari... demandai-je tout à coup... votre mari, n'est-ce pas, mère François ?

— Oui... répondit-elle enfin d'une voix lente et comme on parle en un rêve... oui... un bon mari... le meilleur des hommes... Ah !... pourquoi donc m'a-t-il laissée seule ici-bas ? Ce fut là mon premier malheur !

— Allons ! allons ! repris-je en m'armant de courage ; vous n'êtes seule que parce que vous le voulez bien... Il vous reste un fils, car c'est votre fils, ce beau jeune homme-là, n'est-ce pas?... et s'il vous savait souffrante, il accourrait. Voulez-vous que je lui écrive, à votre fils ?

A ce mot, sur lequel j'avais élevé la voix à dessein, la pauvre vieille se réveilla comme en sursaut, se redressant de toute la hauteur de sa taille :

— Mon fils ! s'écria-t-elle avec une expression déchirante. Qui vous a dit que j'avais un fils?... Un fils, moi ! ça n'est pas vrai... je n'ai plus de fils... je n'en ai jamais eu, jamais !

Elle était devenue livide, un tremblement convulsif l'agitait, son regard m'effraya. Je m'élançai vers elle et la soutins dans mes bras ; il était temps, elle tombait...

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à la calmer, à la rasseoir sur la chaise basse, à reposer sur l'oreiller sa pauvre tête éperdue.

Alors, comme énervée par cet accès de désespoir, elle redevint complètement immobile, elle se prit à pleurer ainsi qu'un enfant.

Et c'était mon indiscretion, ma maudite curiosité, qui lui avaient fait tant de mal ! Je m'agenouillai devant elle, et, réchauffant dans les miennes ses deux mains glacées, je lui dis :

— Pardon, mère François, pardon !... je vous promets maintenant de respecter votre secret... je ne vous parlerai plus de cela... jamais... je vous le jure !...

Elle se souleva à demi sur le coude, et, me regardant avec l'expression d'un doux reproche :

— A cette condition-là, nous resterons amis, murmura-t-elle.

Mais, je vous en supplie, tenez votre promesse. Il y a des jours où ma pauvre tête est bien faible... Il y a des souvenirs qui tuent !

Quelques minutes plus tard, obéissant à sa prière, je me retirai.

Pauvre mère François ! toute brisée qu'elle était, elle avait voulu m'accompagner jusqu'à la porte de sa chambre, et comme preuve qu'elle ne me gardait pas rancune, au moment où déjà je redescendais l'escalier, elle me rappela pour me tendre la main.

— Non ! me disais-je alors, oh ! non, je ne toucherai plus à ce douloureux passé, à cette mystérieuse blessure qui saigne toujours ! Je ne saurai rien, soit !... Je ne veux rien savoir... mais, comme dit la Guillemaine, je n'en aimerai pas moins la mère François !

Hélas ! je ne me doutais guère qu'à quelques jours de là ce drame allait se dénouer, et d'une façon terrible.

VII

C'était par une belle matinée de septembre ; je venais de louer une carriole et m'en allais à Trouville.

Au premier détour du chemin, je rencontrai ma vieille voisine qui, pédestrement et dans sa toilette des dimanches, semblait commencer la même excursion.

— Hé ! bonjour, mère François... Est-ce que vous partez pour Trouville, aussi ?

— Oui..., voisin...

— Ça se trouve à merveille. Montez donc avec moi, je vous mène et vous ramène.

Après une courte résistance, elle se décida à accepter la place offerte. Le voyage s'effectua on ne peut plus gaiement.

Rien de plus charmant, d'ailleurs, que cette route qui serpente constamment entre de grandes haies vives, à travers lesquelles on aperçoit, dans de vastes cours plantées de pommiers, de bonnes grosses vaches normandes au regard amical et curieux.

D'un côté, ce sont des collines et des vallons du plus pittoresque effet, une petite Suisse ; de l'autre, de fréquentes échappées sur la mer.

Ci et là, des bouquets de bois ou de riantes chaumières à demi cachées dans le feuillage. Partout de frais ruisseaux qui, tantôt cascading sur les cailloux, tantôt se jouant parmi les herbes, égayent de leur chanson le chemin que parfois ils traversent. Et toute cette admirable nature commençait à revêtir sa belle robe diaprée de l'automne ! Et sous les rayons d'un resplendissant soleil, c'étaient partout de magiques reflets : diamants sur les eaux, émeraudes parmi la verdure, topazes et rubis aux flancs déjà replets des fruits presque mûrs. Jamais on n'avait vu voler plus d'insectes s'enivrant de lumière, jamais on n'avait entendu plus de gazouillements d'oiseaux. Le moyen de ne pas oublier toutes ses tristesses au milieu de ce paradis !...

Aussi la mère François n'était-elle plus la même femme. Elle causait, souriait, s'animait ; elle semblait rajeunie de vingt ans.

Nous arrivâmes donc à Trouville dans les meilleures dispositions du monde.

Il fut convenu que chacun irait à ses petites affaires et que, vers trois heures, on se retrouverait à l'auberge où je laissais le cheval.

J'eus terminé mes visites plus tôt que je ne l'espérais, je fus de retour le premier au rendez-vous.

A cette époque de la saison, à cette heure du jour, Trouville offre le spectacle le plus mouvementé, le plus chatoyant, le plus merveilleux que puisse donner une ville de bains. En attendant, je regardais défilé devant l'hôtel cette joyeuse foule accourue de tous les pays, cette cohue brillante où se parlent toutes les langues. Luxueux équipages, chars à bancs babillards, cavalcades de chevaux, cavalcades d'ânes, alertes piétons, couples joyeux, fa-

milles en fête... combien en vois-tu passer dans tes rues, dans tes promenades et sur la plage, ô Trouville, durant ces deux mois, chacun composé de trente dimanches !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque, trois heures sonnant, je vis arriver enfin la mère François.

— Avez-vous terminé toutes vos petites commissions, voisine ?

— Il m'en reste encore une... mais c'est là, presque en face, chez ce pharmacien, pour la Guillemaine dont l'enfant est malade.

— Très-bien ! ne vous gênez pas... je vais faire atteler.

Elle traversait déjà la rue. En ce moment arrivait à toute bride un fringant équipage de fantaisie, conduit par le maître en personne.

La mère François avait juste le temps de passer, mais au cri de gare que jeta le gentleman automédon, elle releva tout à coup la tête, et, chose étrange, resta immobile.

Effrayé de cette imprudence, je me précipitai vers elle, je la saisis vivement, je la contraignis à reculer. Elle s'affaissa dans mes bras en murmurant :

— Lui ! lui ! Mon fils !

Je regardai aussitôt le maître de la voiture, et quelque rapidement qu'il précipitât la course de ses chevaux, je reconnus en lui l'original de l'un des deux portraits.

Le malheureux ! peu s'en était fallu qu'il n'écrasât sa mère !

Peut-être même l'avait-il blessée ! Car elle ne donnait aucun signe de vie, car rien ne me prouvait encore qu'elle n'eût pas été atteinte.

Ainsi qu'il arrive en semblable circonstance, un groupe nombreux s'était rapidement formé, dans lequel chacun gesticulait et parlait à la fois. Aidé de quelques bras obligeants, je transportai la pauvre femme chez le pharmacien.

Il s'empressa de la secourir, et tout d'abord, comme elle restait sans connaissance, de rechercher en quel endroit elle pouvait avoir été frappée. Tout à l'entour, un anxieux et profond silence.

— Rien ! dit enfin la voix dont on attendait l'arrêt. Absolument rien. Sa robe a été à peine effleurée par la roue. La surprise seulement... la terreur.

— Ah ! fit quelqu'un à côté de moi. Ah ! tant mieux... C'eût été horrible !

Je regardai celui qui parlait ainsi, et reconnus Ernest T..., un de nos anciens confrères qui, désertant la littérature, s'était lancé depuis longtemps déjà dans le hasardeux tourbillon de la Bourse.

— Tu connais donc cette femme ? lui demandai-je.

Et comme une certaine hésitation se lisait sur son visage, j'ajoutai :

— Oh ! tu n'as pas besoin de faire le discret avec moi... je sais... je devine... Hormis le nom d'un fils ingrat.

— Eh !... c'est l'un de nos plus fameux boursiers... le baron des Genets !

— Un millionnaire... un baron... Et sa mère ?...

— Chut !...

Nous nous retirâmes à l'écart, et tandis que le pharmacien faisait prendre un cordial à la mère François, Ernest T... poursuivait à voix basse :

— D'abord et d'une, il n'est pas plus baron que toi et moi. L'orgueil, la vanité, les prétentions aristocratiques de madame son épouse et de mademoiselle sa fille, deux grandes dames... comme il y en a tant !

— Mais il est riche, au moins ?

— Oh ! quant à cela, très-riche. Il vient d'acheter ce magnifique château, à deux pas d'ici... près d'un million ! Comme ils vont enragé en retrouvant pour voisine la veuve du bonhomme François Bacherot, le maître maçon du Petit-Montrouge !

— Quoi ! c'était là l'obscur profession du père ?...

— Eh ! mon Dieu ! oui... Mais des écus. La bonne femme abandonna tout à monsieur son fils, afin qu'il pût réaliser ce qu'on

appelle un beau mariage. De ce mariage, la terre des Genets. On signa d'abord Bacherot des Genets... puis B. des Genets... puis enfin, baron, baronne des Genets. Et les flatteurs ont applaudi, moi tout le premier : il me fait gagner de l'argent.

« Mais après cela, comment ne pas rougir de la maman Bacherot, qui s'obstinait à rester fidèle à sa toilette moins que bourgeoise? On la contraignit bien à porter chapeau, cachemire, etc. Elle était ridicule ainsi. On commença donc par la consigner dans sa chambre, les jours de grand gala. Puis, peu à peu, comme sa chambre avoisinait trop le salon, et que d'ailleurs elle ne se plaignait jamais, on la relégua dans les combles.

« Oh ! ce qu'elle a enduré d'avaries, de misères... ce qu'elle a dû souffrir... c'est incalculable. Le baron et la baronne y mettaient cependant encore quelque retenue, quelque pudeur ; mais leur fille !... mais Athénaïs ! En voilà un monstre ! Elle n'avait pas dix ans qu'elle dédaignait déjà sa grand-mère et la tenait à distance... comme indigne d'elle. Un jour elle la renia. « C'est ma vieille bonne !... » dit cette petite harpie. Elle allait avoir quinze ans !

« Bref, M^{me} Bacherot disparut tout à coup. « Elle s'est retirée dans une de nos terres, » dit le baron à ses anciens amis, mais avec un certain embarras. Oh ! j'en étais bien certain, moi, qu'à bout de patience enfin, à bout de forces et de larmes, elle avait rompu son ban, elle s'était affranchie d'un supplice d'autant plus cruel qu'elle chérissait encore ses bourreaux !

« Mais, chut ! j'ai besoin de M. le baron, et ne veux pas même qu'il puisse soupçonner que j'ai reconnu sa mère... Adieu ! »

A ces mots, Ernest T... me serra furtivement la main, et se perdit dans la foule qui encombraient encore la pharmacie.

Étonné de cette brusque retraite, je me retournai vers la porte qui se refermait au même instant, et je compris.

Le baron des Genets revenait sur ses pas.

VIII

Pour tout autre que pour moi, la seule émotion qui se lût sur son visage était l'hésitation, l'embarras du gentleman qui, craignant d'avoir occasionné un malheur, s'est imposé le devoir de venir aux informations lui-même.

Quelques mots suffirent pour le rassurer, quant au côté matériel de l'aventure. Restait le danger moral, l'appréhension de se voir démasqué, de s'entendre dire tout à coup : François Bacherot, c'est ta mère !..

Aussi son regard, errant çà et là, questionnait-il tour à tour chacun des visages inconnus qui se trouvaient là. Ce fut à qui lui rendrait son salut, le plus grand nombre avec déférence, les autres pour le moins avec politesse.

Quant à moi, je me tenais à l'écart ; quant à la mère François, elle était toujours évanouie.

— Mais où donc est cette pauvre femme ? osa demander enfin le baron des Genets avec une bonhomie presque souriante.

L'assistance tout entière s'était écartée ; le fils et la mère se trouvaient face à face, après une séparation de dix ans !

M. François Bacherot ressemblait encore à son portrait, mais dans des proportions très-développées. Figurez-vous une sorte de Joseph Prud'homme, au large poitrail, à l'abdomen proéminent, au visage tout boursoufflé de sa prétendue importance. Il était vêtu avec une extrême recherche et tout en nankin.

Ce n'était pourtant qu'un sot, ce ne devait pas être un méchant homme. A la vue de celle qu'il avait sans doute promis de ne pas reconnaître tout haut... à l'aspect de ce blême et maigre visage si profondément altéré par le chagrin, un remords soudain s'éveilla dans son cœur. Il rougit et pâlit tour à tour, il eut comme un premier mouvement pour s'élançer vers la pauvre femme, pour tomber à ses genoux, pour lui demander pardon.

Mais non... tous les regards étaient fixés sur lui... L'orgueil fut le plus fort.

Il détourna donc la tête, et tout en cherchant son portefeuille afin de se donner une contenance :

— Messieurs, demanda-t-il, quelqu'un de vous connaît-il... cette personne ?

Je m'avançai, je répondis :

— Cette personne... se nomme M^{me} François. Elle habite Villerville, et, dès qu'elle sera en état de remonter en voiture avec moi, je compte l'y reconduire.

— Ah ! c'est donc vous qui l'avez amenée ici ?

— Oui, monsieur.

Ses regards n'avaient pas quitté les miens, comme s'il se fût efforcé d'y lire si je ne soupçonnais pas la vérité.

Contraint de baisser enfin les yeux, mais sans cesser pour cela de m'épier en dessous, il inscrivit sur son carnet le renseignement que je venais de lui donner.

— Villerville... M^{me} François... très-bien ! disait-il en même temps. Je lui dois une indemnité, elle l'aura... mais en attendant, je vous serais infiniment obligé, monsieur, de vouloir bien lui faire accepter ceci.

Il me présentait un billet de banque.

Je refusai du geste, et répondis :

— M^{me} François n'en est pas encore réduite à recevoir l'aumône, monsieur... c'est une âme fière !..

Cette fois il n'osa pas soutenir mon regard, et s'empressa de battre en retraite.

Malheureusement pour lui, la pauvre femme commençait à reprendre ses sens. Instinct du cœur ou vision réelle, elle entre-ouvrit les yeux, elle souleva ses deux mains tremblantes, elle murmura vaguement un nom que moi seul je pus comprendre.

Déjà le baron des Genets s'était enfui.

Sa vieille mère retomba dans un autre évanouissement, encore plus profond que le premier.

Et lorsque une heure plus tard elle revint décidément à la vie, lorsqu'elle me retrouva seule auprès d'elle, ses yeux cherchèrent à l'entour, puis se fixèrent enfin sur moi avec une indéfinissable expression de curiosité, tout à la fois suppliante et craintive.

— Ami, questionna-t-elle enfin, est-ce qu'il n'est venu personne ici ?

— Si fait... beaucoup de monde... des matelots, des gens du voisinage, des baigneurs...

— Des baigneurs... Ah !... Mais celui qui a failli m'écraser... celui qui conduisait la voiture...

Avouer la vérité, c'était lui porter un coup cruel encore.

— Non, répondis-je, non, mère François... on ne l'a pas revu, celui-là.

— Ah ! fit-elle tristement, c'était donc un rêve ?..

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS IMPORTANT

Nous avons l'honneur d'informer nos Abonnées qu'à partir du 5 décembre prochain, nos bureaux seront transférés rue Richelieu, 68 (entrée : 3, rue du Quatre-Septembre). C'est là que devront alors nous être adressées les demandes d'abonnement ou de patrons, les envois d'argent et, en général, toutes les communications qu'on aura à nous faire tenir.

REVUE DES MAGASINS

Nous sommes arrivés à l'une des époques de l'année où malheureusement le costume noir devient une chose forcée pour bien des personnes.

A cette occasion, nous appellerons l'attention de nos lectrices sur la *Scabiouse*, qui est une maison spéciale pour deuil et à laquelle on peut s'adresser en toute confiance, le cas échéant. On ne saurait pas soi-même quel genre de deuil convient pour telle ou telle parenté, que la maison vous renseignerait à merveille.

Les étoffes de deuil de la *Scabiouse* sont toutes de premier ordre, quelle qu'en soit la qualité : on y trouve le plus grand choix, depuis le simple sergé jusqu'au cachemire des Indes le plus fin, en passant — pour ce qui est de la laine — par toutes les nouveautés noires qui soient connues; ses assortiments ne laissent pas davantage à désirer dans la soierie. Il arrive presque toujours, en commandant un deuil à la *Scabiouse*, qu'on lui fait faire également celui des bonnes, femmes de chambre et cuisinières; on voit par ce seul détail combien les prix de cette maison sont modérés.

Quant aux façons et à la coupe des robes et confections de cette maison, de ses chapeaux et de ses coiffures, nos lectrices ont pu s'en faire une idée à la vue de certaines gravures noires publiées par le journal et qui en reproduisaient les modèles.

Lorsqu'on veut un costume, il faut désigner d'abord l'étoffe, — à moins qu'on ne s'en rapporte entièrement au goût et au tact de la maison, — puis envoyer un corsage allant bien, en ajoutant le prix minimum et maximum qu'on veut y mettre. Le tout doit être adressé rue de la Paix, 10.

— Rien n'est plus joli, vraiment, comme garniture de jupon et de robe, que le volant plissé; c'est une de ces dispositions dont on ne se lasse jamais. Mais comme toute chose en ce monde offre un bon et un mauvais côté, le plissé présente une certaine difficulté comme travail et demande surtout un temps infini à celle qui le prépare.

Ces différentes considérations nous amènent naturellement à féliciter la maison VATELOT ET C^e de son heureuse innovation des plissés en faille noire tout préparés. Nous en avons maintes fois parlé; mais, la mode ne se lassant pas de favoriser les plissés, nous ne pouvons mieux faire que d'insister sur la facilité de se les procurer.

Les imitations Chantilly de la maison Vatelot lui ont valu d'importantes commandes. Cette dentelle est très-bien faite et par cela même rend de grands services, soit qu'on l'emploie seule et ruchée en marabout, soit qu'on la mélange aux garnitures vrai Chantilly; dans ce cas, on la place aux endroits sacrifiés, pour ménager l'autre.

Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que la maison Vatelot est avant tout une spécialité importante de passementerie et fournitures en gros et demi-gros de tout ce qui concerne le travail de la couturière proprement dite. Il y a donc pour celle-ci un avantage énorme à s'adresser rue Turbigo, 59, soit pour la mercerie, toute de première qualité, soit pour la doublure et les faux ourlets pour lesquels on trouve une étoffe spéciale.

Pour n'importe quel galon simple ou riche, brodé ou non brodé, à our, en chenille, perlé, etc.; pour des franges, des boutons, de toute nature, il suffit d'envoyer un échantillon avec la commande : la maison Vatelot se charge de tout et expédie dans le plus bref délai.

— Décidément la maison de PLUMENT est infatigable; de recherches en recherches, et de progrès en progrès, la voici qui nous offre, sous le nom de *jarretelles hygiéniques*, un nouveau système de jarretières.

Avec l'heureuse innovation de la maison de Plument, le bas des dames sera tendu par un joli cordon de soie relié à une ceinture de même nature. — La belle invention! vont s'écrier quelques lectrices; quand j'étais petite, maman attachait toujours mes bas de cette façon. — Oui, sans doute, l'idée est la même, mais bien perfectionnée, comme nous allons le prouver.

Les jarretelles hygiéniques consistent en une ceinture très-forte et satinée, se crochant solidement à la taille; deux rubans de même nature en descendant, et chacune de leurs extrémités se termine par une pince plate, qui se fixe fortement au bord du bas. Un système de boucles permet d'allonger ou de resserrer le ruban, ce qui donne le moyen de tendre plus ou moins le bas.

Toute femme élégante voudra porter ces jarretelles hygiéniques : elle évitera ainsi les inconvénients des jarretières ordinaires, dont le moindre est d'arrêter parfois la circulation du sang. Cet auxiliaire précieux de la toilette intime coûte : 3 fr. en coton, 5 et 6 fr. en soie.

Le gentil lacet hygiénique, cordon rond en caoutchouc recouvert de soie blanche, que la maison de Plument a lancé il y a quelques mois, a déjà

fait son tour du monde, et maintenant qu'il est connu et apprécié, on ne veut plus d'autre lacet pour le corset. En dehors des jupons, tournures, ceintures et corsets, voilà donc deux objets, les *jarretelles hygiéniques* et le *lacet hygiénique*, devenus parties intégrantes et de première nécessité pour toute femme soucieuse des menus soins de sa toilette.

S'adresser comme d'habitude à M. P. de Plument, rue Vivienne, 33.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le *Panorama des modes d'automne et d'hiver* que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de quatorze toilettes complètement inédites, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

SOMMAIRE DU 1^{er} N^o DE NOVEMBRE 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Correspondance. — Echos de la mode, par H. DE M. — Causerie, par Ludovic SAUVEUR. — Soleil d'automne, par G. B.-F. — Hygiène, par R. F. — Théâtres, par HOR-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n^o 1369, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de sortie. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n^o 334, dessin de M. E. PRÉVAL : chapeau Olga. — G. n^o 684, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de diner. — G. n^o 700, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de ville et de rue.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.